

**Dire le peuple mandingue...
dans la trilogie de Kouta de Massa Makan Diabaté
Analyse d'un corps social à l'ère postcoloniale**

**Diakaridia Koné
Université Alassane Ouattara - Bouaké - Côte d'Ivoire**

Résumé :

Cet article qui se propose d'analyser le « peuple » dans *La trilogie de Kouta* de Massa Makan Diabaté, finit par appréhender, à raison, cette communauté humaine comme étant un ensemble d'individus «inconscients», voire «irresponsables», par opposition au peuple mis en scène par les romanciers africains dits de la «première génération». Détachés de certaines valeurs qui faisaient la fierté de l'Afrique noire coloniale et précoloniale, ces créatures fictives représentent des modèles emblématiques de personnages profondément en *crise*. Une telle lecture qui investit les koutankés de l'ère postcoloniale de traits dévalorisants et négatifs, fragilise, en définitive, la convocation et la recherche du peuple-héros dans les romans de Diabaté.

Mots-clés : peuple, communauté humaine, valeurs, crise, ère postcoloniale

Introduction

En sociologie comme en philosophie, le mot peuple (au sens classique du terme) renvoie, globalement, à un groupe de « personnes vivant en société sur un même territoire et unies par des liens culturels, des institutions politiques, une origine, un mode de vie, une langue et une culture commune¹ ». On pourrait aussi définir la notion comme étant « le plus grand nombre, la masse des gens, par opposition à ceux qui s'en distinguent par leur niveau social, culturel ou par opposition aux classes possédantes, à la bourgeoisie² ». Ainsi, Paul Valéry écrit que « Le mot peuple [...] désigne tantôt la totalité indistincte et jamais présente nulle part : tantôt le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés³ ».

¹ *Le Petit Larousse*, art, « peuple », www.larousse.fr, Paris, Larousse, 2011, page consultée le 06 août 2017.

² *Ibidem*

³ Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Librairie Stock, 1931.

La *condition humaine* de ce corps social, désormais *référentialisée* à partir de son niveau culturel et économique, replace au cœur du débat l'épineuse question du clivage entre les différents membres de la société. Reprenant à son compte la définition proposée par Paul Valéry, Philippe Raynaud, dans son *Dictionnaire de Philosophie Politique*, tente de démontrer que la notion de « peuple » s'inscrit dans une *triple opposition*. Dans un premier temps, elle peut être considérée comme « *une fraction de la communauté politique, celle qui se situe au rang inférieur*⁴ » et qui est réputée pour avoir des sentiments hostiles envers le gouvernement et les groupes favorisés ». Ainsi perçue, la notion comporte une connotation péjorative, parfois explicite : on parlera alors de "*bas peuple*" ou de "*prolétaire*"; ce qui rejoint le sens proposé par le philosophe politique Karl Marx sur la notion.

Cette perception qui fait du peuple une entité sociale *problématique* légitime son droit à la lutte « en vue de disposer de lui-même et aussi d'assurer librement son développement économique, social et culturel », tel que d'ailleurs stipulé par le Pacte international relatif aux droits économiques.

Si le concept forge globalement son intérêt dans la recherche du bien-être collectif, il reste toutefois que sa représentation dans les sociétés africaines postcoloniales induit parfois une profonde *crise*. Car souvent détachées de certaines valeurs qui faisaient la fierté de l'Afrique noire précoloniale, ces créatures fictives que font prospérer trois romans africains postcoloniaux comme *La trilogie de Kouta*⁵ de Massa Makan Diabaté, représentent des modèles emblématiques de personnages narcissiques, excentriques et égoïstes.

Une telle lecture qui investit les Koutankés de traits éphémères, dévalorisants et négatifs, fragilise, en apparence, la convocation et la recherche du peuple-héros dans les romans de cet auteur.

Adossée à la théorie marxiste de la lutte des classes sociales, la contribution interroge la structure conceptuelle qui sous-tend les définitions du peuple dans un contexte de tension comme ceux que font prospérer les

⁴ Philippe Raynaud, *Dictionnaire de Philosophie Politique*, Paris, PUF, 1998, « Peuple », p.461.

⁵ Il s'agit de *Le lieutenant de Kouta*, Paris, Hatier, 1973.

Le coiffeur de Kouta, Paris, Hatier, 1980.

Le boucher de Kouta, Paris, Hatier, 1982.

sociétés africaines *des soleils des indépendances*, pour reprendre la métaphore de Kourouma. Comment concrètement cette figure narrative est-elle représentée? Quelle est la logique sous-tendue par une telle perception?

La contribution part d'abord d'une mise au point théorique de la notion du "peuple" dans le contexte postcolonial⁶ avant d'en arriver vers l'étude de ses configurations formelles, ses représentations dans la trilogie de Massa Makan Diabaté. La dernière articulation est orientée vers la dynamique de cette nouvelle socialité.

I- La figure narrative d'un peuple africain dans un contexte... post-colonial : une représentation paradoxale

À partir des années 1960, pour marquer l'avènement des indépendances africaines, les travaux menés pas différentes disciplines (économie, sociologie, anthropologie, littérature, tec) abordent la postcolonialité dans une perspective chronologique, et cela par opposition à la période de dépendance coloniale. Ainsi, d'un point de vue purement littéraire, l'écrivain postcolonial serait tout simplement un auteur intéressé par la période des indépendances, de sorte que son acte de création est rangé son l'angle de sa pure fonctionnalité.

En analysant en profondeur la définition du concept d' « indépendance », – notamment d'un point de vue économique, militaire, culturel, littéraire, etc. – il semble logique d'admettre une rupture totale entre le colonial et le postcolonial. Car désormais responsables de leur propre destin, les peuples africains devraient logiquement en saisir l'occasion pour amorcer la dynamique de développement de leurs États respectifs.

Dans le cas spécifiquement d'un pays comme la Côte d'Ivoire, le président Félix Houphouët-Boigny avait déjà manifesté cette volonté dans son discours de proclamation d'indépendance le 07 août 1960 :

Nous redoublerons de travail, car nous avons à compter d'abord avec nos seules ressources et ce travail, c'est dans une discipline accrue, c'est dans une union totale que nous le réaliserons. [...] la seule préoccupation que nous devons avoir à l'esprit, c'est le progrès constant des populations

⁶ Pour Achille Mbembé, la notion de *postcolonie* renvoie simplement à l'identité propre d'une trajectoire historique donnée : celle des sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation. (Cf. *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 1999, p.139.)

africaines qui ont un long retard à rattraper, qui vivent dans des régions insuffisamment développées et équipées⁷.

Avec un tel propos, on aboutit théoriquement à la conclusion que l'ère postcoloniale qui s'ouvrirait ainsi serait celle de la prise en main véritable du destin de l'africain par lui-même. Malheureusement, excepté quelques rares exceptions, ces déclarations de bonnes intentions se transforment très vite en illusions. Les responsabilités de cet échec se situent à deux niveaux : d'abord au niveau des dirigeants politiques eux-mêmes et ensuite au niveau du peuple.

Se faisant l'écho de ce « paradoxe », le roman africain postcolonial amorce ainsi une nouvelle dynamique de création. Il hisse les inconvenances, les excès, l'ostentatoire (par rapport au roman anticolonial) au rang de pratique scripturaire. Cette "libération" de l'écriture donne lieu à des formes inédites, à des thématiques cristallisant une profonde crise des valeurs. La *crise* dont il est question s'origine à la fois dans le déchirement identitaire et dans le malaise ressenti par le Sujet postcolonial. Dans une interview publiée par la revue *Notre Librairie*, le Guinéen Tierno Monémbo parle de l'inconstance du personnage africain moderne : « [...] *j'estime que l'Africain moderne exprime un certain désarroi, un désarroi profond. Ce désarroi n'est pas seulement politique, il est interne, psychologique et même affectif et peut-être culturel*⁸ ».

Autrement dit, le constat est que le roman africain postcolonial met à mal les notions de principes et de valeurs pour faire allégeance à une écriture totalement libérée et expérimentale, mais aussi et surtout pour postuler un personnage recomposé sur l'unique principe de la tactilité, de l'éphémère et de l'image. Or, sociologiquement, la question du peuple-héros est surtout indexée à celle de la valeur sociale ou morale. Dans une lecture diachronique des « valeurs de base de la personne », le sociologue Shalom H. Schwartz fait remarquer qu'elles « sont fondamentales pour expliquer l'organisation et le changement, au niveau de la société comme au niveau des individus. [...] On les utilise pour caractériser les individus ou

⁷ Discours de proclamation d'indépendance de la Côte d'Ivoire prononcé le 07 août 1960 par le Président Félix Houphouët-Boigny tiré sur <http://www.fondation-fhb.org/files/DISCOURS%20FHB%2007%20-08-1960.pdf>

⁸ *Notre Librairie*, n° 88-89, Juillet-Septembre, 1987, interview, "Tierno Monémbo – Grand prix Littéraire d'Afrique Noire, 1986", p.107.

les sociétés, pour suivre le changement au cours du temps, et pour expliquer les motivations de base qui sous-tendent attitudes et comportements⁹ ». Donné pour central dans la praxis sociale et dans l'évaluation de l'être-là de la personne humaine, le concept de *valeur* laisse ainsi préfigurer la diversification typologique du héros collectif.

Plus spécifiquement, il s'agit cumulativement de la projection d'un nouveau type de personnages dont le dénominateur commun est la *sur-facialité*. Ainsi vidé des nobles valeurs qui faisait la fierté de l'Africain de la période précoloniale, le peuple africain en contexte postcolonial peut désormais se lire à travers le prisme d'un réalisme du vide et de l'inaction. Dans ces conditions, les personnages n'ont plus de valeurs positives, de projets collectifs, aveuglés qu'ils sont par le seul désir de jouissance. En creux, ils se déploient dans la fiction à travers leurs extravagances, leur démesure et leur perversité. Face à de tels excès, ils sont à la merci des gouvernants véreux qui les manipulent et les endoctrinent pour ensuite piller à eux-seuls toutes les ressources du pays. La conséquence logique de cette incurie est bien le déferlement des guerres civiles et des violences de toutes sortes. Face à une telle instabilité chronique, l'on serait tenté de rechercher les traits caractéristiques du nouveau "peuple" africain dans un roman social comme celui de *La trilogie de Kouta* de Massa Diabaté.

II- Le "peuple" de Kouta dans la fiction romanesque de Massa Makan Diabaté, un corps social inconsistant

Dans la trilogie romanesque de Massa Makan Diabaté, la représentation du peuple repose sur le détournement axiologique des valeurs d'unité et de cohésion en vue de faire face aux difficultés liées à la fois à la sécheresse et à la mauvaise gouvernance des dirigeants politiques. Les rapports humains dans ce roman social sont fortement marqués du sceau du paradoxe. L'un se trouve dans l'attitude pratiquement incompréhensible des Koutankés, suite à la chute du Dictateur Bagabaga Dadji :

Dehors, les tam-tams battent. Tout le village danse la chute du Président Bagabaga Daba, cet affameur du peuple, ce fou qui avait établi le socialisme comme une loi d'airain, avec son cortège de dépravation des mœurs et de sécheresse. Les injures fusent de tous côtés, couvrant le martèlement des tam-tams » (*Le Boucher de Kouta* : 39).

⁹ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Galilée, 1979, p.45.

Hormis cette réjouissance populaire liée à la chute du Dictateur, les Koutankés n'entament plus rien de sérieux et de durable en vue d'améliorer leur condition de vie. Individuellement, chacun entreprend sa propre vengeance sans que cela ait une incidence réelle sur l'amélioration de sa condition de vie : « *Les femmes matraquent à grands coups de pilon les contrôleurs des prix qui ont commis l'erreur de ne pas suivre les miliciens et les brigadiers de vigilance dans leur fuite (Le Boucher de Kouta : 53)* »

Namory, lui, se rend chez le commandant Robert Diakité, dans le but de se venger personnellement de cette autorité militaire qui, du temps de son règne, l'avait humilié : « *Robert Diakité veut se rendormir pour ne pas en entendre davantage et se soustraire à la vue de ce fouet à double lanière* ». Avec ses autres frères de case, le constat est également le même. À quatre, ils mènent une existence "solitaire", sans véritable lien avec les préoccupations du peuple. Leur quotidien est plutôt rythmé par de petites le rires. Parmi ces disputes, l'on peut citer celles qui opposent Namory à Solo, Namory à Daouda et Namory à Vieux Soriba. Au-delà des raisons qui engendrent ces disputes, il faut faire remarquer que c'est autour d'un seul individu, Namory, que toutes les intrigues se nouent. Pour s'en convaincre, il suffit de voir celle qui oppose celui-ci à Daouda et à Vieux Soriba :

Le Boucher se met à pleurer tandis que Solo, prudent, se fraie un chemin vers le vestibule. À la surprise générale, Namory fouette de toutes ses forces Daouda et le Vieux Soriba, au hasard en hurlant de rage. Et c'est maintenant l'imam et Robert Diakité qui tentent de le maîtriser. Puis, il enfourche sa bicyclette et s'en va, en maudissant ces faux frères de case qui, au lieu de l'aider à assouvir sa vengeance, ont retenu son bras » (*Le Boucher de Kouta : 66-67*).

On pourrait également évoquer le complot que Namory et Vieux Soriba veulent conjointement jouer à Daouda et Solo au sujet de la consommation de la viande de l'âne. Bref, pour Sidibé Valy, avec ces genres de querelles quotidiennes, « *Namory démontre que la solidarité apparente qui les lie en tant que frère de case est, en réalité fondée sur la recherche des intérêts individuels et le souci constant de se tourner en dérision, voire de s'humilier*¹⁰ ».

¹⁰ Sidibé Valy, « Représentation de l'espace, espace de la représentation dans *Le Boucher de Kouta* de Massa Makan Diabaté », in *En-quête*, n° 4, Abidjan, Puci, mai, 1999, p.95.

Le Coiffeur de Kouta imprime la même caractérisation au mandekas de Kouta. Dans cet autre roman de la trilogie toutes les actions se nouent et se dénouent autour du seul personnage de Kompè Traoré. Aucun idéal de vie communautaire ne lie ces personnages si ce n'est la seule satisfaction des désirs personnels. Pour s'en convaincre, il suffit de voir par exemple la fausse querelle qui oppose N'Dogui à Kompè :

[N'dogui] poussa un cri de guerre, courut à son atelier et revint armé d'une barre de fer qu'il tenait au-dessus de sa tête. Des passants accoururent pour assister à la scène. [...] Certains notables, ennemis de Kompè, exhortaient le lépreux de la voix et du geste » (*Le Coiffeur de Kouta* : 17).

Ou encore la mésentente entre Kompè et Bamba :

Les deux hommes ne se parlaient plus depuis une bien vieille histoire que Bamba ne put jamais oublier, puisque tous les soirs le corps de sa femme la lui rappelait » (*Le Coiffeur de Kouta* : 34)

Pendant ce temps, la jeunesse, pourtant porteuse de toutes les grandes révolutions, est en état de somnolence : « La jeunesse, au jour d'aujourd'hui? Une misère! ...C'est de la pourriture » (*Le Coiffeur de Kouta* : 13). Plus grave encore, à Kouta,

[...] les habitants passaient le plus clair de leur temps à jouer aux cartes ou aux dames, ne vivant que de la traite des arachides. Et quand le Gouvernement nationalisa le commerce de cette denrée, ils se dirent exclus de la nouvelle république. On disait même qu'ils avaient, à l'heure où les brigands mettent la dernière main à leur forfait, élaboré une Constitution non écrite avec pour principe fondamental que tout Koutanké qui séjournait à l'étranger plus de trois ans sans revenir au bercail, était considéré désormais comme un métèque. La Constitution disait aussi que tout natif de Kouta devait se tenir loin du nouveau pouvoir, et lui opposer une résistance passive » (*Le Coiffeur de Kouta* : 51).

Et pourtant que de défis à relever dans la toute jeune République de Darako! Que de combats à mener! Avec l'avènement des "indépendances", beaucoup reste à faire. Par exemple, à Kouta, le Commandant Bertin continue de martyriser la population. Pour un rien, les sbires et les sicaires acquis à la cause de l'administration européenne s'en prennent aux individus. La quasi-totalité de la population vit dans l'indigence. Il n'y a presque pas de route. Tout est urgence dans ce village.

Bref, à la différence du peuple-héros du roman africain de la première génération qui répond à la philosophie marxiste du changement radical de

la gouvernance sociale, celui de Diabaté plutôt que de s'autodéterminer, célèbre un nouvel état des choses. Partant de ce constat, Adama Coulibaly en vient à la conclusion que « la société postcoloniale engendre [...] un type de sujet qu'on peut qualifier comme un sujet technique¹¹ ». Une telle transformation provoque inmanquablement la liquéfaction du corps social désormais embourbé et saturé par les objets nouveaux en vogue dans cette société assiégée¹² :

C'est le monde moderne consommateur de polymères qui s'acharne sur l'image de Satan : bouteilles de Pepsi, bouts de ferraille ou fragments de plastique, tous les déchets de l'industrie clament en dévalant vers la décharge que c'est désormais au tour de l'Oncle Sam d'empoigner le collet de Satan¹³.

Désormais placé dans une logique de « consommation », le Sujet postcolonial africain baigne dans l'inaction, dans une espèce d'hibernation dans un contexte pourtant dominé par la « faillite des institutions politiques et par l'incapacité des guides et d'autres « pères de la nation » à répondre aux aspirations des populations africaines¹⁴ ».

Dans *Le Lieutenant de Kouta*, les personnages n'ont aucune valeur positive, aucune valeur supérieure, aucun projet collectif. Aux antipodes de ce que son propriétaire (Siriman Kéita) proclame publiquement, la *maison carrée*, le domicile du lieutenant, plutôt que d'être le lieu de décision des perspectives d'avenir du village en vue de son développement économique, reste au contraire un espace mondain où le lieutenant et ses amis se retrouvent pour s'adonner à des plaisirs éphémères et à des activités ludiques telles que la beuverie et les histoires se rapportant aux prouesses militaires de Siriman Kéita¹⁵.

¹¹ Adama Coulibaly, « D'un Sujet... postmoderne dans le roman postcolonial? Aspect d'un débat », in (Adama Coulibaly, Philip Amangoua Atcha, Roger Tro Dého (dir.)), *Le Post-modernisme dans le roman africain*, formes, enjeux et perspectives, Paris, L'Harmattan, p.229.

¹² Cf l'ouvrage de Zygmunt Bauman, *La Société assiégée*, Paris, Hachette, 2002, 345p.

¹³ D. J. Erickson, « Postcolonialisme, intégrisme et mondialisation en Algérie : le dialogue nomade de Tahar Djaout », in Samba Diop (dir.), *Fictions africaines et postcolonialisme*, Paris, L'Harmattan, pp.227-252.

¹⁴ Semujanga J., « La littérature africaine des années quatre-vingt : les tendances nouvelles du roman », n° 41, p.43.

¹⁵ Cf. le chapitre 3 du roman *Le Lieutenant de Kouta*, Op. Cit.

De telles caractérisations qui logent globalement le sujet collectif postcolonial africain dans une société de la persuasion, de l'extériorité ou de l'image, fragilisent, à l'évidence, la notion de "peuple". Se construisant désormais sur les paradigmes de l'autodétermination, de l'autosatisfaction, de l'autocélébration..., la « nouveau peuple » s'enferme dans une utopie négative, voire, une impureté sociologique qui fait désormais d'elle une entité en crise. Tel un effet de contagion, tous les autres membres qui la composent, comme la famille, deviennent eux aussi des entités fragiles : « La famille est devenue un espace privé dans lequel les liens de dépendance entre les générations et les individus diminuent au profit d'une plus grande qualité des relations interpersonnelles¹⁶ ». Dans un tel contexte, quelle est la dynamique de la société nouvelle?

III-Le "Peuple" dans un contexte postcolonial et dynamique d'une nouvelle socialité

La caractérisation des mandekas dans *La trilogie de Kouta* selon une approche marxiste de l'opposition des entités sociales ou hégélienne de l'unification des peuples autorise une déconstruction de la notion du "peuple" au profit d'une communauté humaine de la "vulgarité", dans un contexte postcolonial. Dans *De la postcolonie*, son essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine, Achille Mbembé affirme que l'une des caractéristiques essentielles des sociétés africaines récemment sorties de l'expérience coloniale est la vulgarité. La caractérisation de base proposée par Mbembé tourne autour d'un certain nombre de comportements tels que l'indiscipline, la démesure, la violence et une insubordination à grande échelle. Le théoricien précise, toutefois, que ces traits de caractère ne sont pas l'apanage des seuls gouvernants : « *En postcolonie, la magnificence et le désir de briller ne sont [...] pas le seul apanage de ceux qui commandent. L'envie d'être honoré, de briller et de festoyer est tout aussi présente chez des gens du commun*¹⁷ ».

¹⁶ Michel Latchoumann & Thierry Malbert (dir.), *Familles et parentalité : Rôles et fonctions entre Tradition et Modernité*. Actes du colloque organisé par le Circi et l'Amafar-Epe. Paris, L'Harmattan, 2007, p.6.

¹⁷ Achille Mbembé, *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 1999, p.183.

En un mot, la spécificité proposée par Mbembé débouche sur l'émergence d'un Sujet en crise depuis la conquête des Indépendances africaines. Kouassi Affoué Virginie parle ainsi de « *l'échec africain par l'absence de héros authentique*¹⁸ ». Les trois romans de Massa Makan Diabaté mettent bien en scène une communauté humaine en crise dont les représentations iconiques et discursives permettent de la loger autour du narcissisme, de l'égoïsme et de la passivité.

Dans *Le Lieutenant de Kouta*, l'identité remarquable de la société postcoloniale est celle de la déliquescence morale dont l'une des conséquences visibles demeure l'extrême paresse de l'homme Africain : Autrefois, un enfant de sept ans allait déjà au champ. Aujourd'hui, on veut leur donner de l'instruction. Et quelle instruction ! Le lundi ils se reposent des fatigues du dimanche ; le mardi ils travaillent un peu ; le mercredi ils préparent la sortie du jeudi. Et le vendredi ils commencent à rêver au dimanche. Et à peine savent-ils écrire leur nom qu'ils parlent d'indépendance¹⁹.

Mieux encore, le quotidien des Koutankés est rythmé par « les histoires entre gens de Kouta, les conflits entre Kouta et les villages voisins (p.98) ». En lieu et place d'une histoire collective, ce sont plutôt des aventures individuelles (celles du lieutenant Siriman, du coiffeur Kompè et du boucher Namory) qui sont narrées sans incidence véritablement positive sur la destinée des Koutanké. Le déploiement narcissique des personnages est si marqué que l'on se demande s'il existe véritablement un vrai peuple à Kouta. Par exemple, après avoir guerroyé pour la France et se revendiquant de son statut de militaire, en rupture avec sa filiation lignagère, Siriman refoule une parole fondatrice, qui perpétue, au-delà des âges, le groupe. Il viole aussi le principe sacré de l'aînesse, en s'arrogeant le rôle de chef du village : « Le lieutenant devint le défenseur des habitants de son village et bien vite accapara les fonctions de chef. Il rendait la justice, prononçait les divorces, réglait les différends nés des partages des terres²⁰ ».

¹⁸ Kouassi Affoué Virginie, « *Les Écailles du ciel* ou une approche mythique de l'échec », in *Enquête*, n° 3, décembre 1998, p.27.

¹⁹ Massa Makan Diabaté, *Le Lieutenant de Kouta*, Op. Cit., p.5.

²⁰ Ibidem, p.85.

Manifestement, la socialité nouvelle est celle d'une communauté d'hommes qui n'a pas encore intégré le type de fonctionnement conforme à son histoire. Corrompus à la base par une société de l'impressionnant et de l'artifice, les gens de Kouta traînent une lourde dette du donné à voir, d'une communauté d'hommes saturée, rassasiée de leur personne et dont l'un des points de flexion est leur « séduction à la carte²¹ ».

Dans *La trilogie de Kouta*, que ce soit pendant ou après la période coloniale, les Koutankés n'ont pas réellement pris leur place. L'opposition aux responsables, d'où qu'elle vienne, ne porte pas une orientation politique. Diabaté prend le soin de préciser qu'au temps de l'occupation française les Koutankés n'étaient pas spécialement des zéloteurs de l'indépendance, au contraire de leurs voisins peuls ; et, depuis l'indépendance, ils se révèlent consciencieusement apolitiques :

... quand le Gouvernement nationalisa le commerce de cette denrée 423, ils se dirent exclus de la nouvelle république. On disait même qu'ils avaient, à l'heure où les brigands mettent la dernière main à leur forfait, élaboré une Constitution non écrite avec pour principe fondamental que tout Koutanké qui séjournait plus de trois ans sans revenir au bercail, était considéré désormais comme un métèque. La Constitution disait aussi que tout natif de Kouta devait se tenir loin du nouveau pouvoir, et lui opposer une résistance passive (II, p.51).

Ainsi, la démarche des Koutankés, relativement au pouvoir, n'est jamais aussi radicale, et la négociation avec ses représentants, dans la période coloniale et dans l'indépendance, a été tout simplement un recours.

La Trilogie de Kouta semble alors ne pas avoir pour vocation de revêtir la forme narrative de l'engagement littéraire. Dans son important ouvrage²² sur la question de la littérature postcoloniale, Jean-Marc Moura écrit que la scénographie des œuvres dites "engagées" répond à ce que Susan Rubin Suleiman a nommé, à propos du roman à thèse, une structure antagoniste, c'est-à-dire un affrontement entre deux adversaires qui ne sont pas égaux

²¹ Coulibaly Adama, « D'un Sujet... postmoderne dans le roman africain postcolonial? Aspect d'un débat », in (Adama Coulibaly, Philip Amangoua Atcha, Roger Tro Dého (dir.), *Le Postmodernisme dans le roman africain. Formes, enjeux et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 2011, p.213.

²² Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Puf, 1999, p.133.

du point de vue éthique et moral²³. Dans ce conflit qui oppose deux forces, l'une est assimilée au bien, l'autre au mal, avec les traits forcés, quelquefois caricaturaux, inhérents à ce type d'opposition. Le héros d'une histoire antagoniste n'apprend rien, l'œuvre n'étant pas le récit d'une formation mais d'une confirmation manifestée de façon parfois redondante. Le critique qualifie alors ce livre de « performatif [car transmettant] un système de valeurs ».

Un peu en contradiction avec ces valeurs en ce moment précisément où l'amour entre les hommes devient "*liquide*", pour reprendre le titre de l'ouvrage du sociologue Zygmunt Bauman, le peuple de Kouta est plutôt réduit à de petites querelles qui n'ont aucune emprise sur le devenir de la République de Darako. Il devient dès lors une pâle copie de celui de la période coloniale caractérisé plutôt par « son sens de l'honneur, ses capacités de sacrifice, son courage et sa modestie²⁴ ». Quelques-uns des traits dominants de la caractérisation du peuple fictif de Diabaté sont plutôt un ensemble d'éléments communs à la poétique postcoloniale : l'image et l'objet :

Il y a aujourd'hui tout autour de nous une espèce d'évidence fantastique de la consommation et de l'abondance, constituée par la multiplication des objets, des services, des biens matériels, et qui constitue une sorte de mutation fondamentale dans l'écologie de l'espèce humaine²⁵.

Cette nouvelle logique de représentation du peuple apparaît ainsi comme un témoignage vivant de la nouvelle tragédie africaine. Le peuple de l'ère postcoloniale, en effet, n'est plus en "mission commandée" comme ce fut le cas par exemple pour Bakayoko et ses camarades cheminots dans *Les Bouts de bois de Dieu*²⁶ de Sembène Ousmane. Le discours qu'il tient de même que les actes que chacun pose n'ont aucune consistance. Il se présente désormais, non plus comme des personnages de spectacle, mais plutôt comme des personnages en spectacle.

²³ Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse*, Paris, PUF, 1983.

²⁴ Hélène Sabbah, *Le héros romantique*, Paris, Hatier, 1989, p.7.

²⁵ Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970, p.17.

²⁶ Sembène Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*, Paris, Le Livre Contemporain, 1960, 2^e édition, Presses Pocket, 1971, 383 p.

Conclusion

Si des analyses antérieures ont largement montré l'inconsistance du personnage africain moderne et l'absence de héros véritables depuis la conquête des indépendances, celle-ci contribue à en renforcer le crédit, du point de vue de ses points de flexion majeurs, notamment à travers l'étude du personnage du peuple dans *La trilogie de Kouta* de Massa Makan Diabaté. Ce romancier *dit*, ou mieux met en scène, une communauté humaine sans grande épaisseur psychologique qu'il investit d'une fonction auctoriale et autoréflexive. Soumis à un jeu²⁷ d'aliénation et donc de délégitimation, le peuple africain en contexte postcolonial se distingue principalement par une *épistémè* de la rupturisation²⁸ dans ce roman social. Les Koutankés offrent l'image d'un peuple passif, sans grand noyau, par opposition à ceux des écrivains de la première génération, caractérisés par leur esprit combatif et très révolutionnaire. Ce faisant, cette communauté fictive devient un matériau littéraire permettant de justifier l'échec des indépendances et partant le retard de l'Afrique noire.



²⁷ Le terme de jeu est utilisé dans le sens où l'entend Jacques Derrida, donc orienté dans une optique postmoderne de systématique tendant à produire des différences particulières de lecture ou d'approche, en marge d'une norme référentielle de base, le projet étant de quitter les lieux communs, de créer la nouveauté par le différent. Lire *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p.269.

²⁸ Gilles Lipovetsky soutient dans *L'ère du vide* que le postmoderne réfère à « l'hypothèse globale nommant le passage lent et complexe à un nouveau type de société, de culture et d'individu, naissant dans le prolongement de l'ère moderne (...) Il est une attitude culturelle qui permet à plusieurs styles totalement différents, même contradictoires, de se côtoyer le plus harmonieusement possible. C'est ce pluralisme, cette diversité consistante et cette hétérogénéité qui fait que les sociétés occidentales d'aujourd'hui sont qualifiées de postmodernes. », Paris, Gallimard, 1983, p.163.

Bibliographie

- BAUMAN, Zygmunt, *La Société assiégée*, Paris, Hachette, 2002.
- BAUMAN, Zygmunt, *L'amour liquide*, Le Rouerge/Chambon, 2003.
- BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.
- COULIBALY, Adama, « D'un Sujet... postmoderne dans le roman africain postcolonial? Aspect d'un débat », in (Adama Coulibaly, Philip Amangoua Atcha, Roger Tro Dého (dir.), *Le Postmodernisme dans le roman africain. Formes, enjeux et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- DIABATE, Massa Makan, *Le Lieutenant de Kouta*, Paris, Hatier, 1973.
- DIABATE, Massa Makan, *Le Coiffeur de Kouta*, Paris, Hatier, 1980.
- DIABATE, Massa Makan, *Le Boucher de Kouta*, Paris, Hatier, 1982.
- ERICKSON, D. J., « Postcolonialisme, intégrisme et mondialisation en Algérie : le dialogue nomade de Tahar Djaout », in Samba Diop (dir.), *Fictions africaines et postcolonialisme*, Paris, L'Harmattan, pp.227-252.
- KOUASSI, Affoué Virginie, « *Les Écailles du ciel* ou une approche mythique de l'échec », in *Enquête*, n° 3, décembre 1998.
- LATCHOUMANN, Michel & MALBERT, Thierry (dir.), *Familles et parentalité : Rôles et fonctions entre Tradition et Modernité*. Actes du colloque organisé par le Circi et l'Amafar-Epe. Paris, L'Harmattan, 2007.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983.
- LOCOH, Thérèse & MOUVAGHA-SOW, Myriam, « Vers de nouveaux modèles familiaux en Afrique de l'Ouest? », 2005, Communication présentée au XXV^{ème} Congrès international de la population. Tours. http://demoscope.ru/weekly/knigi/tours_2005/papers/iussp2005s-51850.pdf : consulté le 18/10/2016.
- MBEMBE, Achille, *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 1999.
- *Notre Librairie*, n° 88-89, Juillet-Septembre, 1987, interview, "Tierno Monénembo - Grand prix Littéraire d'Afrique Noire, 1986".
- MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999.
- OGER, Armelle, *La nouvelle famille*, Paris, Belfond, 1993.
- PARÉ, Joseph, *Écriture et discours dans le roman africain francophone postcolonial*. Ouagadougou, Kraal, 1997.
- RAYNAUD, Philippe, *Dictionnaire de Philosophie Politique*, Paris, PUF, 1998, « Peuple ».

- SIDIBE, Valy, « Représentation de l'espace, espace de la représentation dans Le Boucher de Kouta de Massa Makan Diabaté », in *Enquête*, n° 4, Abidjan, Puci, mai, 1999.
- SABBAH, Hélène, *Le héros romantique*, Paris, Hatier, 1989.
- SEMBENE, Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*, Paris, Le Livre Contemporain, 1960, 2^e édition, Presses Pocket, 1971.
- SUSAN, Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse*, Paris, PUF, 1983.
- VALERY, Paul, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Librairie Stock, 1931.



